

Chapitre 1 : Le cadre théorique et méthodologique

I. Le champ disciplinaire

Aujourd'hui, les relations entre les différents pays et les différentes cultures ne cessent de se développer. Les voyages, les échanges commerciaux, le tourisme, les congrès scientifiques ou professionnels multiplient les occasions de contact. La communication interculturelle est devenue un enjeu et un défi au niveau mondial auxquels entendent répondre les initiatives de divers organismes nationaux ou internationaux, institutions éducatives, associations culturelles. Notre travail s'inscrit dans le champ de l'analyse des interactions. L'interactionnisme constitue une mouvance dans laquelle se rejoignent et s'influencent des approches, des démarches et des théories : la sociologie, l'anthropologie, la psychologie et la linguistique. Nous n'allons pas présenter ici un panorama exhaustif des recherches dans cette mouvance, mais seulement quelques points de repères parmi les courants les plus importants qui fournissent des outils que nous allons utiliser.

I.1. L'approche psychologique

L'école de Palo Alto¹ est la référence majeure. Les chercheurs ont développé l'idée que les comportements pathologiques ne doivent pas être rapportés simplement au dysfonctionnement d'un individu, mais conçus comme la conséquence du dysfonctionnement du système dans lequel est pris cet individu. C'est une «communication folle» qui rend l'individu fou et pour soigner, c'est le système qu'il faut traiter. Ils ont construit une théorie de la communication dont différents aspects ont largement dépassé le champ de la psychologie et de la communication pathologique : l'importance de la multicanalité ; la distinction entre «contenu» et «relation», toute communication portant à la fois sur un contenu et sur une relation ; la notion de «double contrainte».

I.2. Les courants sociologiques et anthropologiques

Ce sont les courants les plus importants et divers de la mouvance interactionniste.

L'ethnographie de la communication² étudie le fonctionnement du langage en situation, en s'intéressant aux événements de communication : pour Hymes, un individu peut seulement communiquer efficacement dans des situations culturellement spécifiques quand il possède une *compétence communicative* qui se constitue des savoirs linguistiques et des savoirs socioculturels. Gumperz s'est intéressé dans ses premiers travaux sociolinguistiques

¹ Elle est constituée d'un groupe de chercheurs dont l'inspiration théorique, épistémologique et méthodologique originelle se construit autour de l'œuvre de Baston. Voir Watzlawick et al. 1972.

² Avec Hymes et Gumperz, se constitue un groupe de chercheurs (parmi lesquels se trouvent Goffman, Frake, Sacks, Hall, Labov, etc.) Les publications relevant de ce courant sont très nombreuses parmi les principales : Hymes (1964, 1974) ; Gumperz (1982) ; Gumperz et Hymes (éds) (1970) ; etc.

interactionnels aux contacts de langues et aux phénomènes de variation codique d'une communauté à l'autre et aussi dans une même communauté.

Cette approche préconise une démarche inductive : partir des situations où est employé le langage, pour observer la façon dont l'événement de communication est interprété par les acteurs, et sur la base de quelques indices.

Pour Garfinkel, fondateur de l'**ethnométhodologie**¹, le travail du sociologue doit consister à décrire les méthodes (procédures, savoirs et savoir-faire) utilisées par les individus pour réaliser leurs actions sociales et donc pour donner du sens aux situations dans lesquelles ils sont engagés. Les principes de cette approche sont les suivants :

- (1) Tous les comportements observables dans les échanges quotidiens reposant sur des normes implicites sont «routinisées».
- (2) Ces normes sont en partie préexistantes et réactualisées et régénérées par la pratique quotidienne.
- (3) La démarche ethnométhodologique est théoriquement applicable à tous les domaines de l'activité sociale.

Sous l'influence de Sacks², le courant de l'«**analyse conversationnelle**» s'est développé, dans lequel il s'agit de décrire le déroulement des conversations quotidiennes en situation naturelle. Les conversations apparaissent comme un lieu privilégié d'observation des organisations sociales dans leur ensemble. C'est la «technologie de la conversation» qui intéresse les chercheurs. Elle peut être dégagée à partir des observations minutieuses d'échantillons enregistrés.

En ce qui concerne la **microsociologie** de Goffman³, nous n'en mentionnons que trois aspects, essentiels pour l'analyse pragmatique des interactions :

- (1) *Les rituels* : Goffman développe l'idée d'une attention rituelle que se portent mutuellement les individus en interaction, et qui consiste pour chacun à s'attacher à ce que personne ne perde la face.
- (2) *Les cadres participatifs* : le cadre participatif désigne l'ensemble des individus qui ont accès à un événement de parole donné et ce cadre est essentiel pour comprendre le fonctionnement de la communication.
- (3) *La représentation dramaturgique* : Goffman a développé à propos de la rencontre sociale la métaphore de la scène de théâtre, où chacun présente son personnage en fonction de ce qu'il croit être attendu de lui dans la situation et s'efforce de faire bonne figure.

1.3. L'approche philosophique

Les actes de langage. La réflexion sur les actes de langage est issue de la philosophie du langage. La vocation première du langage n'est pas de représenter le monde mais d'agir : dire, c'est faire. L'analyse standard des actes de langage s'est engagée dans les directions suivantes : leur composition, avec la distinction entre le contenu propositionnel et la valeur illocutoire ; la typologie des actes de langage proposée par Searle⁴ se fonde sur différents facteurs : le but, l'ajustement entre les mots et le monde, les états psychologiques exprimés et

¹ Les textes fondateurs de l'ethnométhodologie sont Garfinkel (1967) et Garfinkel et Sacks (1970)

² Voir Sacks, 1984.

³ Voir Goffman., 1969, 1973, 1987, 1988a, 1988b.

⁴ Voir Searle, 1982.

il dégage cinq grandes catégories d'actes : les assertifs, les directifs, les promissifs, les expressifs et les déclaratifs.

1.4. L'approche linguistique

L'orientation vers l'analyse d'interactions fonctionne par élargissement successif des champs d'intérêt. Dans cette perspective, on voit une continuité sans rupture entre différentes approches concernées par les unités supérieures à la phrase.

L'énonciation¹. Les études dans ce domaine ont pour objet l'acte de production dont un énoncé est le résultat : son énonciation. Même si l'objet matériel reste l'énoncé, on ne l'aborde plus uniquement pour en dégager des éléments susceptibles d'éclairer la structure de la langue dans laquelle il est produit, mais on y cherche les traces de son énonciation. La réflexion sur la relation entre l'énoncé et sa source (l'énonciateur) se développe dans les théories du *dialogisme* ou de la *polyphonie*. Toutes consistent à remettre en cause l'unicité du sujet parlant : l'énoncé n'est plus rapporté simplement à l'individu qui le produit, mais considéré comme un lieu où s'expriment des «voix» énonciatives qui sont plus ou moins prises en charge par le locuteur.

Pour l'**interaction verbale**², il s'agit de s'intéresser à un type particulier de discours, qui ont pour caractéristique d'être *dia-logués*, c'est-à-dire échangés, et construits à plusieurs. Tout au long du déroulement d'un échange quelconque, les différents participants interagissent, c'est-à-dire qu'ils exercent les uns sur les autres un réseau d'influences mutuelles. Parler c'est échanger et c'est changer en échangeant, l'objectif étant de décrire les règles et les principes qui sous-tendent la fabrication de ces «constructions collectives» car malgré leurs apparences anarchiques, les interactions ne fonctionnent pas «n'importe comment». L'alternance des prises de parole, la gestion des thèmes, la cohérence des répliques, le fonctionnement des rituels, tout cela obéit à des règles enfouies que les spécialistes de l'analyse conversationnelle doivent dégager. Mais d'après Kerbrat-Orecchioni :

«Ces règles ne sont pas universelles : elles varient sensiblement d'une société à l'autre – ainsi du reste qu'à l'intérieur d'une même société, selon l'âge, le sexe, l'origine sociale ou géographique des interlocuteurs ; mais on admettra que quelle que soit l'ampleur de ces variations à une même «communauté linguistique», il est malgré tout possible de dégager certaines tendances moyennes propres à telle ou telle de ces communautés, et de jeter les bases d'une approche contrastive du fonctionnement des conversations» (Kerbrat-Orecchioni, 1996 : 67)

Il s'agit pour nous de comparer des comportements communicatifs et les règles qui les sous-tendent. Nous comparons les comportements communicatifs des «communautés discursives» (*speech communities*) c'est-à-dire des ensembles de locuteurs qui possèdent en commun une langue au moins (pour notre travail, le français et le vietnamien) et aussi un même stock de «ressources communicatives» qui doivent être en grande partie similaires non seulement leur «compétence linguistique» mais aussi leur «compétence communicative» :

«où les savoirs linguistiques et socioculturels se trouvent inextricablement mêlés.» (Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 9)

¹ Voir Kerbrat-Orecchioni, 1980, *L'Énonciation*, Paris, A. Colin.

² Voir Kerbrat-Orecchioni, 1990, 1992, 1994, *Les interactions verbales*, t. 1, 2, 3, Paris, A. Colin.

Nous admettons qu'il existe en sein de ces communautés discursives des *tendances générales communes* qui transcendent les variations internes et nous admettons que «tout est relatif»¹. La technique de base consiste tout simplement à décrire, à partir d'observations empiriques systématiques et contrôlées, certains fonctionnements propres à S1, et à les comparer aux fonctionnements équivalents qui s'observent en S2.

Notre étude se situe dans une perspective d'application de cette approche. Elle repose sur les quatre principes proposés par Kerbrat-Orecchioni (1994 : 133) :

1- Les systèmes interactionnels varient sensiblement d'une culture à l'autre, *la variation pouvant affecter toutes les composantes de ce système.*

2- En situation de communication interculturelle, ces variations qui affectent les systèmes de règles vont en effet entraîner un certain nombre de «ratés» (*miscommunication*).

3- A la longue (et parfois même très rapidement), ces malentendus répétés vont servir de base à la construction de *stéréotypes* généralement *négatifs*.

4- Ces difficultés de la communication interculturelle sont d'ampleur et de gravité variable selon les cas.

L'ambition de cette approche est d'aider à comprendre à fond la diversité des normes communicatives afin de dissiper certains malentendus qui trop souvent affectent les échanges interculturels.

II. Les problèmes méthodologiques

II.1. Une démarche purement inductive

Sur le plan méthodologique, l'approche interactionniste rompt radicalement avec certaines conceptions et pratiques bien attestées en linguistique, comme celle qui consiste à considérer que les données empiriques sont inutiles, voire néfastes à la reconstruction du système et à se contenter pour valider ses hypothèses théoriques de quelques exemples bien choisis. Kerbrat-Orecchioni dans une interview à *l'Hypogrif* (1996) affirme ainsi :

«Avec l'analyse conversationnelle, on assiste au contraire à une réhabilitation de l'empirisme descriptif : Il faut mettre les théories au service des données et non l'inverse – «des corpus, toujours des corpus», telle est la règle d'or en la matière. C'est-à-dire que toutes les généralisations que l'on formule doivent être élaborées à partir des observations minutieuses et respectueuses de production effective.» (*Hypogrif*, mars 1996 : 3)

¹ D'après Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 120, une société S1 qui possède telle caractéristique par rapport à S2, peut se voir attribuer la caractéristique inverse dès lorsqu'on la compare à S3.

II.2. Les étapes d'une recherche interactionnelle¹

II.2.1. Le choix des situations

Ainsi, même si on parle de démarche «conduite par les données» (*data driven*), le choix des situations dépend d'hypothèses préalables générales sur ce qu'on cherche et sur les situations susceptibles de le procurer.

Dans le cadre de notre travail, nous avons choisi l'approche comparative : il s'agit de comparer les interactions de locuteurs natifs dans leur langue maternelle. On va donc observer «en parallèle» ce qui, dans la conversation entre des locuteurs natifs d'une langue maternelle A (en l'occurrence le français), est similaire ou différent des échanges entre des locuteurs d'une langue maternelle B (en l'occurrence le vietnamien). C'est une approche très fréquemment utilisée en pragmatique contrastive. C'est effectivement la manière de collecter des données la plus simple et la plus rapide.

Nous avons donc réuni en un corpus des interactions enregistrées au Vietnam et en France. Dans l'idéal, il nous faudrait en outre un corpus constitué d'interactions interculturelles entre les participants vietnamiens et français. Avec ce corpus, nous pourrions utiliser les ratés de la communication pour mieux mettre en évidence certaines différences de fonctionnement et en découvrir des différences auxquelles nous n'avions pas du tout pensé ou que nous aurions considéré comme insignifiantes. Un tel corpus est également utile pour découvrir les «éthos» sous-jacents et leur influence sur le déroulement de l'interaction. Il permet donc de vérifier et d'affiner considérablement les hypothèses de départ. Mais faute du temps et de conditions favorables, nous n'avons pas pu le réaliser.

Le choix du corpus doit satisfaire deux critères :

- La comparabilité :

Dans notre travail, pour choisir des corpus, nous avons utilisé des critères comme :

Le type des interactions : les interactions se passent chez les petits commerçants.

Les produits différents : fleurs, chaussures, aliments, cadres artistiques.

Le site : à Hanoi et en agglomération de Lyon, lieux fermés (magasins) et ouverts (marchés)

La quantité : le nombre d'interactions.

Mais nous pensons que les situations équivalentes deviennent très délicates quand les cultures comparées sont très éloignées l'une de l'autre, car même lorsque les situations sont objectivement les mêmes, leur signification sociale peuvent être différente. On doit donc le plus souvent se contenter d'une équivalence approximative.

- La représentativité :

Nous distinguons avec Gumperz et Hymes² la contrastivité «externe» (variations observables entre les différentes cultures) et la contrastivité «interne» (variations entre différentes «sous-cultures» au sein d'une même société). Dans le cadre de notre travail, c'est à la contrastivité externe que nous nous intéresserons. Pourtant nous sommes toujours conscient de l'existence de la contrastivité «interne», car un problème commun à toutes les analyses relevant d'une démarche inductive à partir d'un échantillonnage étroit d'interactions et d'individus est celui de sa représentativité. Il est évident que l'idéal serait un échantillon large des interactions dans

¹ Cette présentation des étapes d'une recherche interactionnelle se base une grande partie sur les travaux de Traverso, 2001, avec certaines modifications.

² Voir Gumperz et Hymes, 1964.

toutes les régions de cette communauté culturelle, aux moments différents, avec des participants différents, dans tous les types de sites, etc. Mais cela est une tâche impossible pour une recherche comme la nôtre. Nos corpus représentent seulement les interactions dans deux grandes villes en France et au Vietnam. Il y a seulement quatre types de commerces pour chaque culture. Ces interactions ont été enregistrées pendant un certain temps (de 1996 à 1998). Mais avec le rythme de développement (surtout du Vietnam), les règles et les normes qui sous-tendent les interactions dans les commerces changeront visiblement dans une dizaine ou quinzaine d'années. Toutes nos conclusions et généralisations seront donc limitées dans le cadre de notre corpus. Et comme le dit Traverso :

« L'analyse doit assumer le fait que qu'elle ne mette en lumière que des *tendances moyennes générales*, repérées sur la base de la récurrence de certains comportements interactionnels *et* dans la mise en contraste avec une autre culture » (Traverso, 2001 : 34)

II.2.2. L'observation et la collecte

Nous devons tenir compte du «paradoxe de l'observateur»¹ : chercher à observer le langage que parlent les gens quand on ne les observe pas. Il nous faut donc trouver une bonne distance entre des participants et nous en tant qu'observateur. Nous devons veiller à ne pas modifier la situation que nous avons choisie par notre présence. Pour observer les interactants, nous nous sommes souvent mis dans une salle à côté du magasin ou nous avons joué le rôle d'un client. Nous devons choisir entre la réalisation d'*enregistrements à microphone caché* ou d'*enregistrements avec l'accord préalable des participants*. Dans les magasins, nous avons toujours dû demander l'accord préalable des vendeurs pour réaliser l'enregistrement. Cela veut dire qu'une partie des participants étaient conscients de notre observation. Il a fallu un certain temps pour que les vendeurs s'habituent à être observés et oublient notre présence. Heureusement, la finalité externe des interactions était si forte qu'ils ont souvent oublié le microphone et notre présence, quand un client entrait dans le magasin. Cependant les clients n'étaient pas influencés par notre observation tout au long de l'interaction. Ils l'ont connue uniquement quand nous leur demandions la permission de publier l'interaction. Au marché, nous nous sommes approché des interactants en tant qu'un autre client avec un microphone dans le sac à dos. Les participants ne connaissaient donc pas notre collecte. Le placement du microphone est aussi important car dans les magasins et surtout aux marchés, il y a souvent beaucoup de bruits parasites. Il faut souvent deux ou trois microphones placés à des endroits différents.

Il nous faut toutefois reconnaître que les corpus ici enregistrés ne rapportent que les éléments verbaux des interactions. De ce fait les corpus présentent une lacune non négligeable : ils ne permettent pas l'analyse du non verbal. Seules les paroles échangées sont ici rapportées, et même si notre présence lors des enregistrements permet de noter quelques indications non verbales, celles-ci ne sont pas suffisantes pour une reconstitution totale de la situation des interactions. Nous nous contenterons cependant de ces quelques indications en notant tout de même que nos corpus authentiques restent une mine inépuisable dans ce type d'analyse et qu'ils apportent par conséquent suffisamment d'éléments pour permettre une analyse riche et intéressante.

¹ Voir Labov, 1971.

II.2.3. La transcription

Pour la transcription, nous cherchons à conserver le maximum des traits de l'oral. Mais il faut dire qu'il est impossible, mais aussi inutile de tout noter. *Impossible* : car la communication est multicanale, tout ne peut être traité. Le choix doit s'effectuer selon l'objectif de l'analyse. *Inutile* : en réalisant la transcription, on a inmanquablement un désir d'exhaustivité. Et certains phénomènes méticuleusement notés dans les transcriptions ne seront nullement utilisés dans les analyses. Il faut rappeler que l'existence de la transcription ne dispense pas du retour à l'écoute effective des enregistrements. La transcription doit répondre à des contraintes de précision, de fidélité et de lisibilité.

Toutes les conventions de transcription seront présentées dans le tome de Corpus.

II.2.4. L'interprétation et la traduction des données

Afin de réaliser une étude interculturelle en prenant le moins de risques possibles, il est bon de réaliser des *entretiens* avec les participants, les chercheurs d'origine de la culture en étude, et même des experts dans le domaine d'étude (le commerce). Tout cela nous permet de vérifier ou peut-être de remettre en question, certaines de nos hypothèses ou de nos interprétations.

Interpréter un énoncé, c'est lui attribuer un sens (qui ne soit pas un «contresens»), or la chose ne va pas toujours de soi, surtout si la valeur pragmatique ne coïncide pas avec le sens littéral. Le problème est de savoir si le sens littéral est totalement effacé ou s'il maintient quelque part sa valeur et sa saveur sociale particulière.

La traduction ne fait que concrétiser ce dilemme : il est vrai que la traduction mot à mot fausse l'énoncé, mais la «francisation» de ce même énoncé lui ôte toute sa spécificité culturelle. Dans un cas, il n'y a que des différences et dans l'autre, il n'y a plus que des équivalences. Or la vérité est entre les deux. D'après Kerbrat-Orecchioni :

«Le problème est en fait à tous les niveaux le même : comment respecter la spécialité de chaque ethnolecte, sans tomber dans un relativisme radical, qui frappe d'inanité toute entreprise comparative.» (1994 : 120)

D'après Traverso¹, en fait, malgré le caractère quelque peu paradoxal de la chose, effectuer une traduction d'interaction en vue d'une analyse interactionnelle, consiste à effectuer une traduction de texte écrit et non oral. Elle propose la notion de «traduction de transcription». Cette traduction intervient en toute dernière étape, après les va-et-vient entre l'analyse et la transcription. Traverso présente aussi des caractéristiques globales de cette forme de traduction :

1) L'objectif

Cette traduction est presque exclusivement orientée vers la lecture des résultats d'analyse. Dans certains cas, elle peut être orientée vers la «simple» prise de connaissance du corpus.

2) Le destinataire

¹ Voir Traverso, 2002, «Transcription et traduction des interactions en langue étrangère», à paraître, *Cahiers de praxématique*.

Le destinataire de ces traductions est généralement un lecteur de textes en analyse des conversations, «expert» en lecture de textes écrits représentant de l'oral dialogué, ou tout au moins visant à faire l'effort pour s'y habituer.

3) Le type de transcription-source

Les difficultés rencontrées sont certainement différentes selon la distance séparant les langues concernées. Dans des articles analysant des interactions où se mélangent différentes langues européennes, les extraits en «langue étrangère» ne sont pas traduits dans la langue de l'article. Mais ce procédé n'est évidemment pas envisageable sur l'arabe, le japonais ou le vietnamien.

Nous avons donc réalisé une traduction compréhensible pour tous les corpus en vietnamien. Cette traduction permettra aux lecteurs français d'en prendre connaissance. Puis nous ferons une traduction à trois niveaux pour tous les exemples cités dans notre analyse afin de régler ce dilemme¹:

- (1) Une traduction morphème par morphème,
- (2) Une traduction littérale,
- (3) Une traduction fournissant un énoncé pragmatiquement équivalent.

Nous voulons ici citer un exemple :

Anh đi đâu đấy à ?

1. Grand frère/aller/où/là/P.P

2. Où vas-tu ?

3. Bonjour

Au niveau 1, une traduction morphologique nous permet de présenter les particularités de la langue vietnamienne comme les termes d'adresse, les particules de politesse, d'interrogation, d'impératif ou l'ordre des mots, etc. Tout ceci joue un rôle très important dans l'interaction surtout au niveau relationnel.

Au niveau 2, une traduction littérale aura pour effet d'«étrangifier» l'énoncé. Le choix du terme d'adresse «tu» dépend une grande partie du contexte conversationnel : en l'occurrence, un voisin très connu du locuteur. Cela nous permet de choisir ce pronom personnel de préférence à «vous». Mais ce choix n'est pas toujours évident, car dans une interaction, les Vietnamiens peuvent souvent «jouer» avec les termes d'adresse selon leur stratégie conversationnelle et les termes d'adresse en vietnamien ont des nuances toujours très délicates à interpréter. Nous allons les présenter dans la partie concernant la relation interpersonnelle.

Au niveau 3, du point de vue pragmatique, les énoncés «où vas-tu ?» en vietnamien et «bonjour» en français ont la même valeur illocutoire : un acte de salutation. Pourtant leurs structures formelles sont différentes. Il s'agit en vietnamien d'un acte de langage indirect ou plus précisément d'un acte conventionnellement indirect. Nous pourrions présenter, avec ce niveau de traduction, les différences dans la formulation des actes de langage. Pour arriver au niveau 3, nous devons réaliser des transferts aux niveaux différents : les expressions, les locutions, les termes d'adresse, la formulation des actes de langage, etc.

¹ Cette traduction s'inspire des travaux de Traverso, (2001) et Nguyễn Phú Phong (1995).

² Dans notre analyse, les énoncés en vietnamien sont mis en italique.

Dans les exemples qui suivent, s'il n'y a pas de différence entre niveau 2 et 3, nous utiliserons bien sûr une traduction de deux niveaux seulement : 1 et 3.

Les abréviations dans la traduction

Cl : classificateur
Interj : interjection
P.D : particule directive
P.insist : particule d'insistance.
P.inter : particule d'interrogation
P.P : particule de politesse
Poss. : particule de possession
Pass. : modifiant verbal : passé
Futur : modifiant verbal : futur
Nég. : modifiant verbal : négation

Les particules dans la langue vietnamienne

Nous voulons ici ouvrir une petite parenthèse sur les particules dans la langue vietnamienne : en vietnamien, en dehors des classes catégorielles comme les noms, les verbes, les adjectifs, etc., il y a d'autres éléments que les linguistes vietnamiens appellent les particules. Ce sont des éléments qui :

«n'ont pas le sens lexical propre. Leur signification dépend des structures, des environnements dans lesquels elles entrent.» (Nguyễn phú Phong 1974 : 94)

Les particules de politesse :

Elles expriment le respect, la politesse avec des nuances différentes. Ce sont «*vâng*», «*dạ*», «*ạ*», et «*thưa*» qui sont utilisés pour désigner l'interlocuteur comme supérieur, et les «*ừ*», «*ơ*» sont utilisés entre les interlocuteurs égaux et familiers.

Les particules d'interrogation :

Elles servent à former des phrases interrogatives. Ce sont «*à*», «*á*», «*hả*», «*hở*», «*hử*», «*chứ*», «*nhỉ*», «*chắc*», «*hầm*», «*chăng*», etc.

Les particules à la valeur «directive» qui servent à exprimer un ordre, une recommandation, une requête, etc.

Ce sont «*đi*» «*thôi*» «*nhé*»

Il faut préciser que la langue vietnamienne ne possède pas une forme particulière pour les modes comme l'impératif et le subjonctif, et qu'il y a encore d'autres particules dont nous ne pouvons pas faire l'inventaire exhaustif. Cette brève présentation¹ a pour but de faire sentir aux lecteurs français un problème complexe en vietnamien.

¹ Cette liste est faite en s'inspirant des travaux de Diệp Quang Ban et Hoàng Văn Thung, 1998 ; Nguyễn kim Thân, 1962, rééd. 1997 : 361-371 ; et surtout de Nguyễn Văn Dung, 2000 : 51-53.

Les abréviations désignant la source des exemples :

Pour le corpus français :

CF : Au magasin de chaussures (en France)
F : Dites-le avec des fleurs
B : Chez le boucher
M : Marché en plein air

Pour le corpus vietnamien :

CV : Au magasin de chaussures (au Vietnam)
CA : Au magasin de cadres artistiques
MF : Allons au marché de fleurs
MQ : Au marché quotidien

Par exemple, (CF10) veut dire que cet exemple est extrait de l'interaction 10 dans le corpus «Au magasin de chaussures» en France.

II.2.5. Les problèmes méthodologiques de l'analyse

L'analyse pragmatique consiste à étudier les actions mutuelles effectuées par les participants. On peut distinguer deux types d'analyse :

- *L'analyse transversale* : celle qui procède en étudiant un phénomène, préalablement identifié, dans les différentes interactions du corpus. L'identification peut être fondée sur une catégorie *a priori* ou être construite en partant des données.

Partir d'une catégorie suppose de posséder une définition de départ de l'événement étudié permettant d'en effectuer le relevé dans les corpus. On pourrait par exemple décider d'étudier un acte de langage particulier (la requête, le compliment, etc.) en partant de sa définition, cette définition permettra de constituer un sous-corpus dans lequel on pourra étudier :

. les modes de réalisation de l'acte : cette étude permet de mettre en évidence le fait que les réalisations de cet acte se réduisent à quelques formes récurrentes.

. les réactions obtenues et leurs réalisations linguistiques : cette étude permet de formuler des généralisations à propos de l'échange ayant cet acte comme noyau.

Ce mode d'analyse conduit à complexifier ou à modifier la définition de départ. De façon plus générale, cette démarche est une réflexion sur la catégorisation des actes de langage. Partir des données, c'est adopter une démarche construite sur un va-et-vient entre des observations et des hypothèses élaborées en cours de route et vérifiées. Ce mode d'analyse, plus inductif, modifie légèrement la nature des objets observés : nous étudions des procédures.

- *L'analyse longitudinale* : cherche à rendre compte d'une interaction dans son déroulement. Elle permet la description des séquences et l'observation des enchaînements d'actes. Un des apports essentiels de l'analyse longitudinale est de faire apparaître les fonctions contextuelles des actes et leur plurifonctionnalité.

Dans notre travail, nous utiliserons en même temps ces deux types d'analyse parce que les approches transversale et longitudinale des corpus s'éclairent l'une l'autre. Leur complémentarité est utile à l'analyse de tous les niveaux de l'interaction.

En ce qui concerne les outils d'analyse, nous allons les présenter en gros dans la partie intitulée «Le développement de notre thèse» et ils seront envisagés en détail au début de chaque partie.